

1ER CONGRES INTERNATIONAL DE PREVENTION DES ASSUETUDES / MAI 2006**REPERES POUR UNE ANTHROPOLOGIE DE LA PREVENTION**

**Entre santé et sécurité publique,
la prévention suppose une certaine vision de l'homme et de la personne**

Baptiste Cohen, psychologue, directeur du service d'accueil téléphonique

DROGUES ALCOOL TABAC INFO SERVICE ●●● (Paris, France)

Ce type de congrès a non seulement les apparences mais les caractéristiques d'un congrès scientifique et il faut en féliciter les concepteurs. Mais la qualité de cette rencontre ne doit pas nous empêcher d'interroger à la fois son objet et la légitimité de ceux qui se l'approprient. En effet, de quelle autorité, scientifique, sociale, sociétale, doit procéder l'art de la prévention ?

Nous le savons, les principaux déterminants de la prévention ne sont pas les problèmes supposés faire l'objet de notre attention, mais la représentation que l'on s'en fait, l'importance qu'on leur donne, la place qu'ils prennent dans les chaînes de nos priorités. Ainsi la vache folle, l'amiante, le circulation routière, le sida, la toxicomanie prennent-ils tour à tour des places de premier ou de « Nième rang » selon l'humeur publique, la presse, les propos tenus par tel ou tel homme d'État, mais en tous cas jamais en fonction d'un indice de gravité sur lequel tout le monde serait d'accord.

Car c'est idiot mais la vie est dangereuse et mortelle. Mais, par chance, il nous est aussi donné de faire l'expérience du plaisir qui relativise les souffrances, l'expérience du partage qui relativise la solitude de son propre destin et même du don de la vie qui relativise l'impasse même de la mort. Autrement dit, parler des risques de la vie suppose d'avoir quelque chose à dire de l'intérêt même de vivre, de l'intérêt du plaisir et du partage. Et moi, pourquoi je fais de la prévention ? Quelles sont mes motivations ? Quel est le sens que j'essaie de transmettre ? Jusqu'où suis-je prêt à aller pour que ces jeunes à qui je m'adresse puissent grandir en liberté, en dignité, en responsabilité, puissent s'engager, se battre pour rendre le monde meilleur ? Parce qu'une chose est sûre : il ne suffit pas de ne pas fumer pour être libre, digne et responsable.

D'un point de vue médical et plus globalement dans notre monde moderne, la santé est, un bien tellement précieux qu'il faut tout faire pour la préserver. Et, de fait, aujourd'hui, on dépense tellement d'énergie, de ressources pour préserver la santé qu'il y a même des personnes âgées qui vivent seules, isolées parce que ceux qui produisent ces ressources n'ont plus de temps et d'énergie à leur consacrer. La vie est

dangereuse, mais le principal danger contre lequel il nous faut lutter est le manque de sens. Soit la vie a du sens jusqu'au bout et il faut la préserver dès le début. Soit le bout de la vie n'a pas de sens, pas d'intérêt, et il faut en profiter dès le début.

PROPOSITIONS

1. COMMENÇONS PAR LES RACINES

On aime de la prévention qu'elle porte des fruits. Il y a pour cela une condition préalable... il faut qu'on la compare à une plante. Dans ce cas, elle a des **racines** et c'est aujourd'hui de ce côté là que je vous propose de conduire notre réflexion. Car les racines, c'est souvent ce que l'on regarde le moins...

Par exemple : comment se fait-il que nous soyons ici, au travail, dans une salle de congrès à réfléchir à la manière de faire tourner le monde et non pas dans la rue, à rechercher du crack ? Sommes-nous meilleurs, avons-nous eu de la chance, est-ce la volonté divine, sommes nous passés, au bon moment, par un programme de prévention, est-ce nos parents qui on eu de bons arguments ? En fait, notre présence ici est une somme de raisons singulières difficiles à amalgamer. Elle masque d'ailleurs des différences entre nous, entre nos histoires, et il y a certainement parmi nous des personnes qui connaissent la dépendance et qui en souffrent. En cela, notre sage participation à un congrès sur les assuétudes ne dit rien de notre vie, de nos racines. Pour comprendre les humains, il faut donc à la fois s'intéresser aux racines de ce qui peut les faire souffrir mais aussi aux racines de ce qui les fait vivre.

2. SI LA PREVENTION A BESOIN D'UNE CULTURE SCIENTIFIQUE, C'EST DANS LES SCIENCES POLITIQUES QU'ELLE DOIT PLONGER SES RACINES.

C'est-à-dire dans une discipline qui suppose à la fois une vision, de la méthode et de l'engagement personnel. **La vision**, c'est le projet, le sens, les valeurs. Plus la prévention prend en compte la personne, dans sa globalité, plus elle doit expliciter les valeurs qui la fondent. Quelle vision, quel regard, quelle espérance avons-nous en la personne et qui justifie nos actions de prévention ? **La méthode**, c'est la manière. Et, évidemment, en politique comme en prévention, personne ne détient seul la vérité. Les idées comme les engagements se discutent, et leur force tient à leur capacité à résister au débat. Combien de programmes de prévention prévoient aujourd'hui de soumettre à un débat véritable, c'est-à-dire où les conclusions ne sont pas données d'avance, la question des drogues, du plaisir, des dépendances, des règles à leur appliquer, etc. Faire de la prévention c'est rencontrer ceux à qui l'on a envie de faire découvrir une idée, une raison de faire attention à soi ou aux autres, une valeur, et entendre les leurs, leurs raisons d'y adhérer ou non. Ce n'est pas d'abord les faire changer de comportements sans avoir réfléchi une seule seconde à ce qu'ils y trouvent, à ce qu'ils y cherchent. **L'engagement**. Faire de la prévention suppose d'être prêt à accompagner ceux à qui elle va donner envie d'évoluer. Arrêter de fumer, même à 15 ans, du tabac ou du cannabis, n'est pas si simple et il ne suffit pas de le vouloir. Enfin, en politique, il faut accepter de concilier, de renoncer à la vérité qui s'impose d'elle-même, comme une évidence scientifique. La science ne détermine pas à elle seule où sont les dangers et les solutions ; il en faut une conscience partagée.

3. REPERE POUR UNE ECOLOGIE DE LA PREVENTION

Pour sortir la prévention des schémas médicaux qui lui ont donné naissance, on peut aussi essayer de montrer comment elle peut aider la personne à mieux vivre avec l'environnement. C'est ce que j'appelle l'approche écologique de la prévention. L'écologie est une manière moderne de penser la complexité du monde et le partage des responsabilités¹. Elle suppose une connaissance objective du monde et une approche subjective des responsabilités de chacun de ceux qui ont accès à ces connaissances. L'écologie s'intéresse aux interdépendances ; c'est une posture qui nous intéresse.

Philippe Meirieu² propose un modèle conceptuel de l'enseignement de l'écologie et des relations avec l'environnement reposant sur quatre piliers : 1) un pilier **encyclopédique**, qui détermine ce qu'il faut savoir ; 2) un pilier **béavioriste**, qui forme à ce qu'il faut faire et ne pas faire ; 3) un pilier **systemique** qui fait prendre conscience que le monde est un système et que ses éléments sont en interaction ; 4) un pilier **critique**, qui enseigne comment lutter contre les emprises et souligne ce à quoi l'on doit résister (idéologies, groupe, produits, préjugés, superstitions, etc.). On voit à quel point cette construction, cet assemblage de concepts éducatifs et politiques, peut aussi aider à élaborer une pédagogie de la prévention des dépendances. Dans notre sphère *addictologique*, on ne lutte pas contre l'emprise des drogues par une emprise éducative encore plus grande. La prévention suppose de la responsabilité, donc une très grande liberté. Or la liberté des autres fait peur, y compris aux préventologues.

4. LA PREVENTION N'ES TELLE PAS DEVENUE LA FORME MODERNE DE LA DIVINATION ?

Toujours, l'homme a eu peur de l'avenir. Or, paradoxalement, cette peur est constitutive de ce qui lui donne goût à la vie. Que deviendrait l'espérance si la mort n'existait pas ? Aujourd'hui, le marc de café, les entrailles d'oie, le tarot ou le purgatoire ne suffisent plus à apaiser la soif de divination. D'une part la prévention est notre nouvelle manière de prédire l'avenir. D'autre part, la prévention, au nom de la santé, s'est substituée à la conversion, au nom du salut. Cette nouvelle idéologie est ce que Christophe Dejours³ a décrit comme la nouvelle guerre de religion, la guerre saine, la guerre sans « T » qui s'est substituée à la guerre sainte. Dans les deux cas il s'agit de lutter contre la déchéance de l'être, contre sa mort, pour la retarder ou la repousser. Dans les deux cas, il s'agit aussi de repousser la culpabilité. La santé comme le salut supposent une conscience pure. N'est-ce pas au nom de cette conscience à purifier, à nettoyer, petit à petit, que l'Union européenne a décidé de faire inscrire sur tous les paquets que « Fumer tue » ?

¹ Philippe Meirieu, Professeur des Universités, *Éduquer à l'environnement : pourquoi, comment ?*, Forum francophone Planet'Ere 2, no. 2001, Unesco.

² Institut universitaire de formation des maîtres

³ Professeur titulaire de la chaire de Psychanalyse-Santé-Travail au Conservatoire National des Arts et Métiers.

5. LA PREVENTION FAIT AUJOURD'HUI FIGURE DE NEO-MORALISME

Il est devenu politiquement incorrect de revendiquer des valeurs morales. Aussi aujourd'hui, nombre d'individus se sentent bien seuls à devoir assumer l'ensemble des valeurs morales qui constituent le socle nécessaire aux règles et valeurs de la vie en société. Le rejet de la morale et des valeurs collectives se traduit par une fragilisation et une précarisation des liens et des rapports entre les gens. Chacun ayant droit à sa propre vertu, chacun doit en assumer seul les conséquences. Le poids est lourd. Combien de parents ne voient plus au nom de quoi interdire de fumer du cannabis, imposer une heure de repas, faire respecter des horaires de sortie et, de plus en plus souvent, au nom de quoi et à qui demander de l'aide quand ça va mal. Pour autant, les valeurs traditionnelles ou les manifestations collectives qui les célèbrent gardent une réelle popularité. Pour faire honneur à nos hôtes, je rappelle combien le merveilleux film des frères Dardennes, *L'enfant* (Palme d'Or au Festival de Cannes 2005), propose une sublimation cinématographique du pardon, valeur ici plus forte que le comportement ignominieux qui consiste à vendre un enfant pour acheter des blousons. Ainsi en est-il aussi du sens de l'honneur. Je reprends ici les termes de Véronique Nahoum-Grappe⁴ à propos des postures que provoque le terme même de risque. « *Les risques, on s'en protège ; ce n'est pas glorieux mais c'est prudent. Parfois on les affronte, ce n'est prudent mais ça peut être glorieux.* ». Or la vie, même celle des jeunes, c'est une évidence, a besoins d'honneur et pas seulement de bonheur.

6. SCIENCE DU DEVOIR, LA PREVENTION EST UNE COMPOSANTE DES DROITS DE L'HOMME

S'il y a une discipline qui s'intéresse autant à la politique, à la morale, à la science, à l'enfance ou à la souffrance, c'est bel et bien la prévention. En plus, c'est une discipline démocratique, aux deux sens du terme : elle suppose la maîtrise de soi au nom de l'intérêt général et c'est une discipline qui suppose le débat et appelle à l'arbitrage. Or ce n'est pas l'arithmétique électorale (la loi du plus grand nombre) qui suffit à définir le socle conceptuel de la démocratie. Ce sont les droits de l'homme. Il ne suffit pas d'être les plus nombreux à partager un avis pour avoir raison. Il faut respecter les hommes, les personnes, leur égale dignité, leurs droits fondamentaux.

Pour reprendre les termes du regretté Jonathan Mann, « Les droits de l'homme, les droits humains constituent le plus formidable effort planétaire et historique pour protéger et promouvoir les pré-requis de niveau sociétal au bien-être de la personne⁵ ». Cette référence primordiale est d'autant plus importante que la toxicomanie comme l'alcoolisme et, depuis quelques temps, le tabagisme, auront pris, tour à tour, la figure de ce que la société rejette au nom d'une certaine conception de l'ordre : la faute morale de celui qui recherche son plaisir au détriment de l'ordre social, la maladie responsable de celui qui ne sait plus se dégager de l'emprise du produit, le délit de celui qui brave l'interdit. Avec les droits

⁴ Véronique Nahoum-Grappe, Anthropologue, chercheur à l'École des Hautes Études en Sciences Sociale

⁵ Jonathan Mann (University of Philadelphia, USA), *Santé publique, éthique et droits de l'homme*. Congrès de la société française de santé publique, 3 juillet 1998

fondamentaux, la civilisation a choisi de remplacer l'ordre immanent, celui qui vient d'en haut par l'engagement partagé, de contraindre les manifestations de la foi à la liberté de conscience et de faire participer les citoyens à l'élaboration des lois. On retrouve là, en effet, le cadre que l'espèce humaine a choisi pour réinventer la fraternité⁶.

7. SUBSTITUER UNE PEDAGOGIE DU BIEN-ETRE A LA PEDAGOGIE DU DANGER

Si la connaissance scientifique, par opposition à la morale, a besoin de preuves, c'est bien souvent à travers les épreuves que l'homme progresse en humanité. Car c'est là qu'il prend conscience des valeurs qui l'accrochent à la vie et aux autres : l'espérance, le pardon, la fidélité, etc.

Or basée sur un modèle médical originel, la prévention a, le plus souvent, pour objectif ultime l'évitement de la souffrance. Mais la vie, pourtant, ne cesse de nous rappeler que ce qui fait son intensité, sa grandeur, est notre capacité à vivre avec. Aussi, d'une certaine manière la prévention n'est pas seulement l'art d'éviter les ennuis ou les dangers mais un apprentissage. Il faut « avoir été pour être », écrit, avec une autre culture, Fernand Braudel⁷, dans *Mémoires de la Méditerranée*. Il rappelle tout simplement que le sens du présent, de l'être, de l'existence est imperceptible sans la conscience de son histoire, de ce qui a été transmis, donné, reçu. Appliqué à la santé ou à la prévention, on pourrait dire que la perception d'une vie dans le bien-être (pour reprendre les termes de la définition de l'OMS) suppose d'avoir appris à le reconnaître, à le percevoir. Faire de la prévention n'est pas enseigner comment acquérir le bien-être en combattant la souffrance mais comment le percevoir, comment prendre conscience de ce qui le constitue. Bien sûr, la prévention n'a de racines qu'en nos propres raisons de croire dans un avenir meilleur, dans un avenir que nous avons des raisons de vouloir protéger. Elle n'a de justification que dans un engagement à construire avec ceux que nous cherchons à protéger cet avenir qui sera, non seulement leur présent mais aussi le terreau de leurs propres engagements en poursuivant cette quête interminable des bonnes raisons de s'intéresser à l'avenir. C'est ce que souligne encor Véronique Nahoum-Grappe : « la prévention suppose une capacité d'anticipation ». Sont-elles bien comprises nos préoccupations de santé publique ? Celles qui nous conduisent à rappeler que le tabac, l'alcool et les autres drogues peuvent tuer par anticipation et réduire le nombre d'années à vivre. Même si la *dénormalisation* du tabac aura permis, et c'est heureux, de faire gagner à l'humanité de nombreuses et précieuses années de vie, la prévention ne doit pas réduire l'espérance à un calcul de probabilité. Car c'est là **le grand quiproquo de la prévention** : si l'espérance de vie pour les épidémiologistes comptabilise la somme d'années à vivre, pour les jeunes elle signifie plutôt la somme des raisons d'espérer. Je vous remercie.

⁶ **Déclaration universelle des Droits de l'Homme** est une déclaration adoptée par l'[Organisation des Nations unies](#) le [10 décembre 1948](#) / Art. 1 : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

⁷ Fernand Braudel (1902-1985)